

**Salsabor mon amour :
un an d'efforts et de joies**



Au cours de l'année scolaire 2013-2014, j'ai assidûment fréquenté l'école de danse afro-caribéenne Salsabor, allant y prendre des cours et y répéter pratiquement tous les soirs et tous les week-ends. Cette expérience a constitué pour moi une source de grandes joies, ainsi que d'un enrichissement à la fois technique, culturel, artistique et humain. J'ai voulu en faire part dans ce texte, tout en exprimant ma profonde gratitude à l'équipe de l'école pour son approche intelligente et

généreuse de l'enseignement.

Depuis quelques années, mon intérêt pour la culture populaire des Caraïbes n'avait conduit à saisir toutes les occasions de me familiariser avec celle-ci : voyages, lectures, films et spectacles, cours et stages de danse... Fidèle à ma vocation de journaliste-investigateur, j'avais aussi réalisé sur le sujet bon nombre d'articles, interviews et reportages, dont beaucoup publiés sur le site www.fiestacubana.net. Depuis mon retour à Paris après quelques années d'expatriation, j'étais également en quête d'un enseignement structuré de la danse des caraïbes.



La solution était d'emblée évidente, puisque ma femme Mireille fréquentait déjà depuis des années l'école Salsabor. Mais, issu d'une mouvance cubanophile, je n'ai pas tout de suite bien saisi ce que cette école, plutôt réputée pour son enseignement de la salsa portoricaine, pouvait m'apporter.



Ma rencontre avec le fondateur de l'école, Clifford Jasmin, dont j'écris la [biographie](#) au cours du printemps et de l'été 2013, fit rapidement évoluer cette situation. Je pris en effet conscience, en l'écoutant, de la richesse de l'expérience Salsaborienne et, plus égoïstement, du bénéfice que je pouvais moi-même en tirer. Je décidais donc, en septembre

2013, de fréquenter assidûment l'école, projet que j'ai mis à exécution sans défaillance jusqu'à la fin de l'année scolaire en juillet suivant. Et ce malgré la petite déception que constitua pour moi le départ vers les Etats-Unis de Clifford et de son épouse Gaëlle, avec lesquels j'avais noué une relation personnelle très amicale.



située dans l'arrière-cour d'un vieil immeuble de la rue Chapon, à mi-chemin entre Beaubourg et les Arts et métiers.

Une expérience certes astreignante et fatigante, qui m'a par la force des choses un peu éloigné de mes vieux amis ou de ma famille. Parfois aussi un peu frustrante, lorsque les progrès ne semblaient pas au rendez-vous, que mes répétitions solitaires me paraissaient un peu tristes ou que la présence assidue aux cours m'empêchait simplement d'aller danser pour le plaisir. Avec accessoirement des conséquences désastreuses sur mon régime alimentaire du soir, qui fut pendant un an presque entièrement constitué de quiches lorraine froides et de pains au chocolat absorbés à la hâte entre deux cours.



J'ai par contre retiré de cette expérience un immense bénéfice, à la fois (par ordre d'importance croissante) culturel, technique, artistique et humain.

L'apport culturel de Salsabor n'a peut-être pas été le plus décisif pour moi. Il n'y a pas à proprement parler de cours de « culture populaire des caraïbes » à l'école, qui reste d'abord et avant tout une académie de danse. De plus, je dispose à travers d'autres canaux, comme par exemple ma participation aux activités du site www.fiestacubana.net, de multiples possibilités d'approcher très intensément cette culture.

Le cours de musicalité de Tchoubine Colin m'a cependant permis de comprendre la structure d'un morceau de salsa tout en me familiarisant avec des musiciens que je connaissais mal.



Et puis, il y avait aussi toutes ces conversations entre deux cours, ces informations glanées au hasard d'un flyer ou d'un livre oublié, les CD et les DVD prêtés, les bons tuyaux concernant une vidéo intéressante sur Youtube, les échanges parfois instructifs sur les réseaux sociaux... Des bribes de savoir apparemment minuscules, mais qui en s'accumulant finissent par constituer un assez riche humus culturel...



L'apport de Salsabor – c'est presque une tautologie – a été pour moi beaucoup plus substantiel sur le plan de la technique de danse et de la maîtrise corporelle. L'enseignement de l'école s'appuie en effet sur une démarche pédagogique complète visant à faire acquérir aux élèves les fondamentaux tant de la danse en général (tours, étirement, barre au sol, guidage, etc.) que du style caribéen (déhanché, gainage, afro, musicalité, etc.). Cette approche honnête, intelligente et ambitieuse, tranche positivement avec la facilité trop répandue consistant à faire ingurgiter aux élèves des centaines de figures de

Salsa (ou de Tango) sans leur donner les moyens physiques de les exécuter avec grâce. En ce sens, elle offre aux danseurs amateurs une occasion précieuse – et quand ils sont un peu âgés comme moi, sans doute ultime – d'acquérir correctement les fondamentaux de la danse caribéenne.

En fait, lorsque l'on examine la grille d'enseignement de Salsabor, on s'aperçoit qu'elle est conçue comme un enseignement complet couvrant trois champs complémentaires : d'abord une formation de technique corporelle de base (tours, musicalité, technique de mouvement, barre au sol, styling, etc.) ; ensuite l'acquisition d'un vocabulaire de figures caribéennes en solo, dites « shines », enfin, l'apprentissage de la danse de couple, essentiellement focalisée sur la Salsa dite « portoricaine » ; mais avec aussi des cours de Salsa cubaine, de Chachacha, de Bachata, de Kizomba, etc.



On peut bien sûr choisir, comme le font la plupart des élèves, de ne suivre que deux ou trois de ces cours chaque semaine. Mais si l'on décide, comme je l'ai fait, de suivre cet enseignement dans sa totalité, sa cohérence pédagogique apparaît alors clairement, surtout si on le complète par un



indispensable travail personnel destiné à l'assimiler en profondeur – travail qui ne doit pas être confondu, bien sûr, avec les sorties en soirées, elles aussi nécessaires pour l'acquisition de la pratique.

Cet investissement quotidien constitue une ascèse parfois pénible, douloureuse, fatigante, frustrante aussi lorsque l'on prend conscience de ses limites corporelles et de la difficulté à les surmonter. Surtout

pour un danseur de mon âge, qui voyait avec résignation certains de ses condisciples plus jeunes progresser à un rythme fatalement plus rapide. Mais l'effort paye tout de même, si j'en juge autant par ses propres sensations corporelles que - critère particulièrement infaillible - par l'appétence croissante exprimée au cours de l'année par les salseras parisiennes à l'idée de danser avec moi.



Troisième apport de *Salsabor* : les ateliers chorégraphiques. L'école donne en effet aux élèves – y compris ceux qui, comme moi-même, n'ont a priori aucune chance de se lancer dans une carrière de danseur ou d'enseignant professionnel – la possibilité d'aller bien au-delà d'un simple apprentissage de la

danse de loisirs en concrétisant un projet artistique original et techniquement à leur portée. Ces ateliers constituent également un puissant outil pédagogique en incitant les participants à repousser leurs limites techniques pour réaliser une prestation scénique de qualité.

Se déroulant de février à mai, ils recouvrent une assez large gamme de styles de danse, avec différents groupes de niveaux. Par exemple avaient été mis en place cette année deux ateliers débutants de Kizomba et [Bachata](#), deux ateliers intermédiaires de [Salsa cubaine](#) et [Cha cha cha](#), un [atelier avancé de Salsa portoricaine](#) ; enfin l'atelier des élèves de la « [formation professionnelle](#) ». Plusieurs d'entre eux ont produit des spectacles de bon et parfois d'excellent



niveau artistique, d'une durée de 5 à 10 minutes.



J'ai pour ma part participé à l'atelier de Bachata. Celui-ci, composé de huit participants, sous la direction de deux professeurs de l'école, Guillaume Gelet et Maria Valtonen, a préparé une chorégraphie courte de trois minutes, sur le thème *Vicio del pecado*.

Initialement, celle-ci devait être plus longue, intégrant également une partie de Salsa, mais a finalement été réduite - du fait, avouons-le, de la lenteur de nos progrès. Mais, après 4 mois répétitions de plus en plus intensives à mesure qu'approchait l'échéance du spectacle (deux à trois par semaine en mai), nous avons pu finalement l'interpréter trois fois en public : d'abord en rodage à la foire de Paris au début du mois de mai, ensuite, au [gala de Salsabor](#) le 30 mai, qui constituait notre objectif principal ; enfin au début du mois de juillet, au gala [Tropicaliente](#) de Gentilly, organisé par l'association *Colibry* dirigée par Guillaume Gelet.



J'ai beaucoup investi dans ce projet, qui a été pour moi une inépuisable source d'inquiétudes, de frustrations, d'efforts, mais aussi de joies. Serai-accepté à l'atelier ? Les participants seront-ils assez nombreux ? Allai-je m'entendre avec ma partenaire ? Serons-nous prêts pour le gala ? Comment faire comprendre à ma femme et à ma famille mes indisponibilités récurrentes liées à ces soirées et ces week-ends de

répétition ? Etc. Mais finalement, quel bonheur lorsque nous avons pu délivrer comme espéré une chorégraphie convenable sous les applaudissements (bienveillants) du public !!!

Il faut comprendre que la participation à ces ateliers n'est pas seulement coûteuse en temps. Elle se traduit également par une implication psychologique forte qui met en jeu tous les aspects d'une personnalité : l'image de soi, qui peut être ébranlée par une difficulté récurrente à réaliser avec grâce certains mouvements ; la relation à autrui, qui peut être parasitée par des tensions amplifiées, comme sur une île déserte, par le face-à-face quasi-quotidien avec les autres participants...



Mais si quelques pleurs et quelques chamailleries sont pratiquement inévitables, c'est au bout du compte le sentiment d'accomplissement collectif qui prévaut lorsqu'après un ultime moment de trac, le groupe sort de scène sous les applaudissements.



Commence alors le temps des souvenirs partagés et de l'amitié... Avec aussi l'envie dévorante de recommencer l'année suivante !!!



Enfin, la fréquentation de Salsabor a constitué pour moi une expérience humaine très gratifiante.

L'équipe de l'école a en effet su créer, au fil des ans, un véritable climat de passion partagée et d'amitié autour des danses afro-caribéennes, où les distinctions entre élèves, professeurs, ou personnel administratif (quel

curieux mot pour désigner mes copines de l'accueil) sont estompées. Tous communient dans l'amour de la danse et de la musique des Caraïbes, même si chacun est reconnu et respecté pour ses mérites propres.

Et lorsque j'arrive le soir à l'école, j'ai un peu l'impression de me retrouver dans une chaleureuse réunion de vieux amis. Un sentiment qui, je le sais, est partagé par de nombreux autres salsaboriens. C'est pour



nous tous une grande chance, au milieu de tous les ennuis et les contrariétés de l'existence, de savoir que ce havre de convivialité studieuse nous est ainsi ouvert.



Je voudrais à ce propos terminer ce texte par quelques souvenirs chers à mon cœur, égrenés en vrac

- La virée joyeuse de notre atelier de Bachata vers les boutiques des Halles, lorsque nous sommes allés tous ensemble farfouiller dans les boutiques pour choisir les accessoires et les vêtements

de notre spectacle : chapeau, bretelles....

... Ma joie lorsque j'ai commencé à comprendre suffisamment la structure rythmique d'un morceau de Salsa pour ajuster finement ma danse à la musique...



... Mon bonheur de voir peu à peu des danseuses au départ indifférentes se transformer l'une après l'autre en partenaires souriantes et disponibles...

... Les discussions animées entre fumeurs, assis sous le porche de l'école, dans la pittoresque rue Chapon, en attendant le début d'un cours...

...Les soirées du vendredi, gratuites mais où chacun apportait spontanément une petite contribution : un punch, une tarte, des chips, un nouveau CD, une galette de rois...

...Les échanges fiévreux d'impressions, de photos et de vidéos sur Facebook les lendemains de spectacles...

...Les pots et les diners improvisés entre amis aux alentours de l'école, surtout lorsque les beaux jours furent de retour...



... L'étrange et magique petit cirque de Villeneuve la Garenne, perdu au milieu d'un bois, où nous nous étions tous réunis en mai pour « filer » le spectacle, la veille du gala. Sur le moment, j'avais trouvé cela bien compliqué à trouver, mais j'en garde aujourd'hui un souvenir émerveillé...

...Notre cœur battant, lorsque, le jour du gala, nous avons monté les marches des coulisses pour entrer sur la scène du théâtre Adyar et interpréter notre chorégraphie....



... Notre joie profonde – plusieurs jours de paradis sur terre – après la réussite de notre prestation...

... Mes premières tentatives de chorégraphe, encore embryonnaires, mais qui aboutiront un jour j'en suis sûr, à un joli spectacle (j'aimerais tant interpréter un jour sur scène les mythes des Orishas cubains)...

Alors, encore une fois un grand merci à ceux –Didier, Audrey, Priscilla et tous les autres – qui se dévouent pour que cette merveilleuse expérience de [Salsabor](#) puisse se poursuivre.

Fabrice Hatem